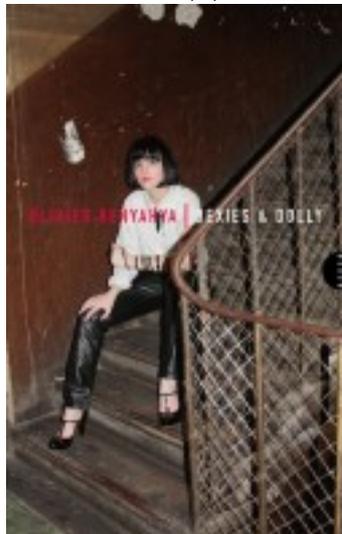


# Dexies & Dolly, Olivier Benyahya

Ecrit par [Isabelle Siryani](#) 26.10.15 - La Cause littéraire

**Dexies & Dolly, 112 pages**

**Ecrivain(s): [Olivier Benyahya](#) Edition: [Editions Allia](#)**



Quand j'ai eu fini *Dexies & Dolly*, je suis restée dix, peut-être quinze minutes, avec le livre entre les mains à le feuilleter, le relire, le retourner. Comme un objet curieux et mystérieux, comme une énigme obsédante, je n'ai pu le lâcher, me répétant que j'avais aimé mais restant quelque peu sur ma faim. Symptôme : *le manque*.

Pourquoi ? Peut-être parce que je venais de terminer une lecture aux effets psychotropes. En général, quand on reste bloqué à la dernière ligne d'un roman, c'est plutôt bon signe. Le « *c'est bien de la merde* » m'aurait laissée bloquée au 3<sup>ème</sup> chapitre et m'aurait fait refourguer mon bouquin à l'anniversaire d'un ami du cousin d'une amie. Mais je me suis mise à la recherche d'un sens, d'un plus, d'un après. Le manipuler, c'était prolonger un peu l'expérience et combler ma frustration d'avoir été lâchée si tôt, à la page 107. Mais peu importe, il en faut peu à l'écriture pour séduire et j'étais séduite.

Déjà par le style moderne et cinglant, l'écriture d'Olivier Benyahya n'est pas du genre à épargner son lecteur. Efficaces, poignants, ses dialogues sont parfois justes et concis, parfois déchaînés et riches, à risquer d'en perdre le lecteur. La langue se promène de l'hébreu à l'anglais en passant par l'argot et se permet même des emardées poétiques au sein d'un jeu typographique ludique et magnétique. Le roman d'Olivier Benyahya a plusieurs niveaux de lecture, plusieurs passions, plusieurs histoires, des références musicales, bibliques et littéraires qui rendent la lecture animée, passionnée et séduisante.

Dans les grandes lignes, l'histoire est simple et les tribulations de son héros ne sont rien de moins que les nôtres. Le désamour de Joseph éteint en lui toute créativité, toute envie, tout espoir, tout projet, et pose LA question : Ai-je raté ma vie ? Après tout, quand on met du temps à trouver LA bonne et qu'elle se casse avec un autre plus jeune, plus riche, plus new yorkais, c'est un bon début pour rater sa vie, non ? Nina l'a quitté. Comme Valentine a quitté Béno, son meilleur ami. Et c'est normal. Il se serait quitté aussi.

Ici, les hommes trinquent et les femmes, salopes toutes puissantes, ont droit de vie ou de mort cérébrale sur l'homme. Pantin amoureux obsessionnel, complexé, jaloux, perdu dans des discussions ésotériques anarchiques... il s'emmerde. Car c'est plus confortable de rester perché à 3 grammes en accusant le monde d'être malade plutôt que d'affronter son propre diagnostic. De toute façon, c'est perdu d'avance. D'ailleurs, veut-il vraiment guérir de Nina ? Dans l'action, toujours il avance, ne recule qu'en pensées, ne souffre qu'en métaphores des souvenirs ou de la vie des autres. Torturé désabusé, il ne s'étend pas sur ses déboires, ne les affronte pas plus, il les subit, les conte. *C'est la vie*. Il a choisi d'écrire dans une librairie, pas plus jolie, pas plus parlante qu'une autre, au milieu des romans de ses pairs à défaut de vendre les siens. Il a choisi d'écrire des romans dont les titres sont des noms d'animaux. Pas plus jolis pas plus parlants que d'autres (Le Sanglier, Lombrics). Il a choisi de vendre des dvd pornos. C'est un job, pas plus joli, pas plus parlant qu'un autre. Il a choisi de subir. De fuir. De ne rien construire. Il a choisi la vie avec un petit v.

On suit Joseph dans l'après Nina. Il arrête le sexe, dort sur son canapé, refait le monde avec ses potes dans des nuages verdâtres, projette d'assassiner un écrivain à succès sur le papier, est vaguement obsédé par une tache au plafond qui grossit, voyage à la recherche de l'inspiration perdue, boit beaucoup, mange des chocolats et des gâteaux apéritifs. Celle qui bouclera la boucle, celle qui le « soignera » de Nina et lui fera imaginer une forme

d'avenir, est sa copie conforme, Noémie. Sauf que Noémie est une actrice porno. Un ersatz. Mais surtout un poison au sens propre.

Entre Dexies – amphétamines – et Dolly – méthadone –, entre les petites lignes corrosives et la grande histoire spirituelle, le livre est profond, jubilatoire, euphorisant. L'envie de perfection, les choix que l'on fait, la manière dont on affronte les épreuves, le rapport aux autres, le karma, la boucle est bouclée.

La première phrase du roman condense d'ailleurs toutes les questions posées par le roman : « *ECOUTE-MOI mon petit... y a plein de combines à peu près sûres pour rater une vie... si tu y mets de la bonne volonté et que tu persévères, tu peux pas te louper... J'hésitais à prendre le dernier chocolat dans la boîte. Je déconnais un peu avec le chocolat* ».

Passivité. Résignation. Fatalité.

Et puis à la page 95, Il y a cette parenthèse noire, sur laquelle on revient après le point final, qu'on déchiffre, qu'on relit, dont le sens, s'il peut nous échapper, ne nous laisse pas indifférents et encore moins indemnes. Cette parenthèse noire, cet abîme psychologique dont la forme épouse les mots, prolonge les lettres, trouble notre vue, confond notre esprit, devient presque obsédante. Parce qu'il est impossible de finir comme ça *Dexies & Dolly* sans risquer une *descente*. Et si la vraie fin de l'histoire, c'était ces pages noires, cette tâche dans le récit, cette tache au plafond, cette tache dans la vie. Qu'on estompe ou qu'on laisse croître. Et si le seul choix que nous avions à faire était tout simplement un choix de Vie ou de mort...

« *ECOUTE-MOI mon petit... y a plein de combines à peu près sûres pour rater une vie... si tu y mets de la bonne volonté et que tu persévères, tu peux pas te louper...* »

***Isabelle Siryani***